



## Courses d'orientation

### BERNE

#### Le flop du skate

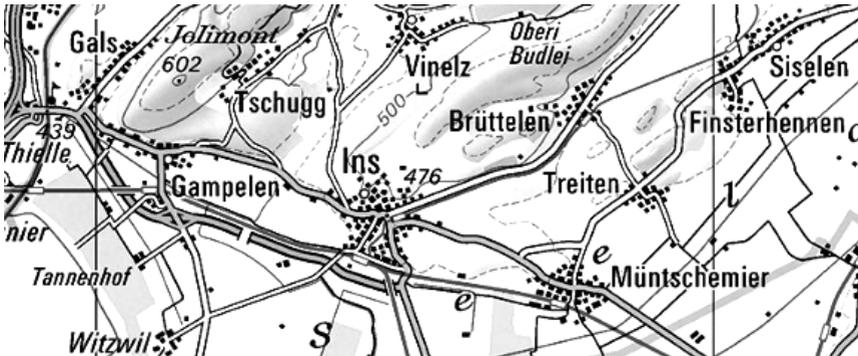
Cinq kilomètres d'asphalte fraîchement coulé attendaient un millier de skaters, hier après-midi à Anet, sur le tracé de la future route de contournement T10. Las! Impossible de former la plus longue file du monde avec la moitié seulement des participants attendus par l'Office bernois des ponts et chaussées. Ce flop n'a pas empêché les associations d'Anet, de Monsmier, de Champion et de Chules de faire la fête avec la compagnie de chemin de fer BLS, qui relie depuis un siècle Berne à Neuchâtel.

Un article du *Matin* du 1<sup>er</sup> juillet a attiré notre attention, d'abord par son titre angloïde, puis par ses toponymes français pour les cités germanophones.

À notre connaissance, seule l'ancienne carte scolaire vaudoise proposait l'adaptation française des localités bernoises et fribourgeoises de la région des Trois-Lacs au nord-est du Pays de Vaud. Nous profiterons de la situation pour organiser trois courses d'orientation.

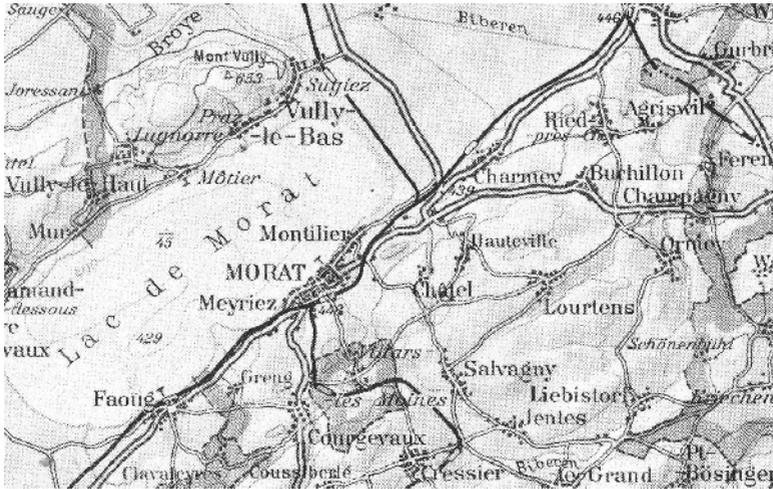
#### Première course

Sur la carte officielle, établissez un parcours qui va de Monsmier à Chules en passant par Anet et Champion, cités mentionnées dans l'article du *Matin*.



## Deuxième course

Sur l'ancienne carte scolaire vaudoise établissez un parcours de Morat à Morat en passant par Muntelier, Burg, Altavilla, Galmiz, Büchseln, Gempenach, Ulmiz, Lurtigen, Salvenach, Münchenwiler.



## Troisième course

Imaginons un parcours organisé par des amis bernois descendants malicieux de Leurs Excellences, lesquelles avaient germanisé les noms des cités vaudoises conquises.

Rendez-vous à la gare de Pfauen. Train jusqu'à la gare de Wiflisburg. Collation dans l'amphithéâtre romain. En car jusqu'à Peterlingen. Visite de l'Abbatiale, puis déplacement en voiture et promenade à pied au bord du Neuenburgersee jusqu'à Iferten-Bad.





## Jours tranquilles à la protection civile

Mercredi 8h. Les 12 hommes convoqués descendent en grommelant dans les abris du nouveau théâtre. Des photos grand format de femmes nues tout en seins et en fesses décorent richement le vestibule. Les photos d'hommes en érection attendent peut-être sagement dans une boîte scellée le jour où nos compagnes, lors du passage d'un nuage radioactif que les autorités n'auront pas réussi à garder secret, seront enfin conviées dans les abris longuement bichonnés par leurs hommes. L'administrateur de l'office intercommunal de protection civile responsable de cet exercice est absent ; sa femme nous prie de l'excuser : il a dû se rendre à un congrès, peut-être sur les catastrophes, apparemment en catastrophe. Elle-même, qui fait contraste avec les poupées du vestibule qui gigotent encore un peu dans nos imaginations, le remplacera, aidée au pied levé – il a été averti deux jours auparavant – par le responsable des abris de la commune. Celui-ci, un pied dans le plâtre, se déplace péniblement avec deux béquilles. Le comptable passe sans plus attendre aux choses sérieuses : il récolte les livrets jaunes, menace de vagues sanctions ceux qui l'auront encore oublié le lendemain, prend les inscriptions au repas de midi, puis s'en va. Le responsable des abris salue les participants et exprime sa conviction que le travail sera effectué dans une ambiance positive. Il rappelle aux improbables sceptiques que les abris sont une nécessité dans une région qui fait partie de la deuxième zone de contamination de la centrale nucléaire de Mühleberg et qui abrite l'usine de Prochimie, véritable bombe chimique à retardement... et que de toute façon, utiles ou pas, il s'agit d'une loi fédérale et il n'y a pas à discuter. Je fais tout de même remarquer que depuis la première fois où j'ai été convoqué à la protection civile, l'ennemi s'est considérablement rapproché et s'est pour ainsi dire intériorisé. Comme nous n'avons pas de temps à perdre, la suite le prouvera, nous n'entrons pas dans un débat théorique. On nous annonce que la journée sera consacrée à passer l'aspirateur dans les divers locaux de la PC puis à imprégner les sols avec un produit qui devrait empêcher le béton de s'en aller en poussière, ce qui, on en conviendra est d'assez mauvais goût, de la part du matériau chargé de tous nos espoirs de survie. Auparavant nous sommes invités à nous rendre dans un autre abri, à 200 mètres, pour toucher les habits dits de

travail. Derrière une table posée en guise de comptoir, le responsable s'enquiert poliment de nos tailles pour les vestes et les pantalons. Aucun des participants n'a la moindre idée sur le sujet. Chacun va donc essayer de trouver ce qui lui convient au rayon. Hélas, si cette méthode empirique réussit pour les vestes, elle ne contribue qu'à mélanger tous les pantalons. Nous sommes condamnés à essayer de déchiffrer les indications de leurs étiquettes. Au bout d'un quart d'heure, nous nous avouons vaincus : le pantalon personnalisé n'existe pas ; résignés, nous devons choisir entre la taille et la longueur. Affublés de vêtements flambant neufs ou trop larges ou trop longs, nous retournons au premier abri où le responsable, qui a été offrir un bain de soleil aux orteils dépassant de son plâtre, finit par nous rejoindre péniblement. Il forme des groupes de trois personnes pour le nettoyage des abris. Mais il constate que c'est l'heure de la pause et nous invite à nous rendre d'abord au café.

Vers 9h45, les groupes se rendent aux abris. Avec mes deux coéquipiers je descends dans celui du collègue de la Cure, le plus ancien de la commune. La première partie du travail consiste à chercher un aspirateur. Une des chambres sert de réserve de chaises. Une autre de dépôt de caisses de boissons. Nous décidons à la majorité des trois tiers de ne pas y toucher. Les deux autres sont occupées par des lits. Nous nous posons la question fondamentale de savoir s'il est nécessaire de les démonter pour nettoyer soigneusement le sol. Un responsable déniché en moins d'un quart d'heure, un exploit, s'exclame horrifié qu'il n'est pas question de toucher à la disposition immuable des lits. Pendant que l'un de nous passe l'aspirateur consciencieusement, les deux autres regardent pensivement les joints craquelés et les poignées rouillées des portes de l'abri. Le travail est terminé avant 11 h 30. Il est temps de ramener l'aspirateur au concierge et de nous rendre à l'apéritif. Après un repas bien arrosé, mes deux coéquipiers passeront tout l'après-midi à slalomer entre les lits pour imprégner le sol et stabiliser les couloirs pour un début d'éternité.

Le deuxième jour, nous sommes envoyés dans une ancienne usine de pierres fines recyclée comme local des pompiers, caserne militaire, entrepôt de la commune et garage de la protection civile. Il y a quelques semaines, le feu a pris tout seul dans les combles de ce bâtiment essentiel pour la défense du pays. Les quelques pompiers qui n'étaient pas en promenade ce bel après-midi de dimanche ensoleillé ont été avertis par téléphone, le toit ayant entraîné dans sa chute la sirène qui aurait dû les alerter. Des bâches de plastique protègent le reste du bâtiment et les enquêteurs civils et militaires qui préparent le terrain pour les conflits sans merci qui opposeront les assurances.

Les barbelés et les canons qui protègent la zone militaire offrent aux touristes, nombreux dans notre localité, un intéressant contraste avec les barrières en croisillons blancs et les nains de jardins qui défendent les villas des alentours. Grâce au superbe insigne qui orne notre veste, triangle bleu inscrit dans un carré orange, nous pouvons pénétrer dans la zone militaire sans problème. En passant sous la barrière rouge et blanche que la sentinelle soulève un peu, on se sent fiers, malgré un uniforme qui n'est officiellement qu'un habit de travail, d'être associés à la grande tâche de préservation des valeurs de la Suisse éternelle. Des recrues dorment sur la pelouse au pied du drapeau suisse, lui-même parfaitement détendu.

Nous sommes chargés de nous occuper des réservoirs d'eau en caoutchouc entreposés dans un garage. Mes deux coéquipiers, à qui l'appartenance à la communauté suisse alémanique permet moralement de prendre des initiatives en l'absence d'ordre précis et de travailler en l'absence de programme, vont lutter pendant deux jours, malgré l'oisiveté militaire environnante, pour rendre les sacs à eau utilisables. D'entrée, ils constatent un total et fâcheux manque d'outils. Je suis donc dépêché à pied à l'autre bout de la ville auprès du plombier local afin de lui emprunter une pince plate et deux pinces à tuyaux. Pendant mon absence, mes coéquipiers ont constaté avec amertume qu'il manquait des joints pour fixer les robinets suisses aux sacs fabriqués en France. N'utiliser que des produits suisses coûterait trop cher, nous expliquera-t-on. Je suis envoyé pour alerter les responsables qui téléphoneront avant midi pour réclamer d'urgence des joints au représentant d'une usine suisse-alémanique.

Mes coéquipiers passent le début de l'après-midi à déballer et aligner les robinets sur une grande table. Comme mon oisiveté porte atteinte à leur conception de la dignité humaine et qu'un tas de sacs pliés et entassés n'importe comment porte atteinte à leur conception respectivement de la survie du caoutchouc et de l'ordre, je suis chargé de déplacer lesdits sacs, de les déplier et de les rempiler à plat. Vers 15h30, mes coéquipiers ont terminé leur besogne et sentent poindre l'angoisse du vide. Le responsable, comme il n'a aucun travail à nous confier, nous suggère d'aller au café attendre l'heure du licenciement officiel de 17 h.

Le vendredi matin, les joints sont là. Pas tous. Mais enfin il y a de quoi occuper mes coéquipiers et fournir aux responsables un prétexte pour nous envoyer les autres groupes en renfort. L'administrateur intercommunal fait une discrète apparition : le temps de nous remercier de notre engagement et de nous suggérer de consolider le rayon qui dans le garage porte les haut-parleurs de voiture destinés à avertir la population en cas de catastrophe qu'il est déjà trop tard pour gagner les abris. Après

quoi il disparaît définitivement. Je déplace les sacs que j'ai soigneusement empilés hier, ils gênent les travaux de consolidation du rayon. Le temps d'un demi-roman policier et je puis les remettre en place. Les quelques sacs désormais utilisables grâce à l'entêtement de mes coéquipiers seront transférés dans les abris lors d'un prochain cours. Rien ne presse, semble-t-il.

Après le repas, on nous donne rendez-vous vers 15h pour la fin de l'exercice : il faut en effet l'avancer de deux heures pour donner le temps aux responsables de porter nos habits à la blanchisserie avant la fermeture. Mes deux coéquipiers vont encore poser frénétiquement quelques robinets cependant que tous les autres prolongent le café. À 15h nous nous retrouvons dans l'abri du théâtre. Le comptable distribue les livrets dans lesquels sont inscrits les trois jours de service qui nous vaudront un rabais de 3 dixièmes sur la taxe militaire de cette année, une pochette contenant les 15 francs de solde (5 francs par jour) et l'indemnité de déplacement. Les responsables nous félicitent de l'excellent travail accompli et nous souhaitent un bon retour dans nos foyers.



## Répertoire des Reportages en Suisse

<i>Titres des reportages</i>	<i>Faits et documents qui les ont suscités</i>	
Glissement de terrain dans la région des Trois-Lacs	Le transfert de l'enclave bernoise de Clavaleyres dans le canton de Fribourg et sa fusion avec la commune de Morat	865
Jeu de cartes	Les cinq façons de nier l'existence de l'enclave vaudoise de la région d'Avenches	867
Promenades sur la frontière des langues	Les inscriptions bilingues de la commune de Courgevaux	870
Incursion dans la Basse-Broye du XX <sup>e</sup> siècle		875
De notre correspondant de paix sur nos frontières intérieures	À la découverte d'un bout de frontière à la fois d'États, de langues et de confessions sur le modèle des randonnées proposées par un des magazines de la grande distribution	885
De Meyriez à Merlach pendant Expo.02		887
Courses d'orientation	À la découverte des noms français de localités suisses-alsaciennes et des noms allemands de localités suisses romandes	894
Chemin faisant	Une plaque commémorative en Gruyère	896
Entrelacs	À la découverte des frontières de quatre cantons au bord du canal de la Broye à l'embouchure dans le lac de Neuchâtel	897
Jours tranquilles à la protection civile		898
Du Bernard fou au soldat Dumont, le parcours du combattant	De l'ajournement du recrutement pour schizophrénie à l'intégration dans l'armée	902